

science Le Monde & médecine

Chercheurs au long cours





CARTE BLANCHE

Elargir l'histoire des sciences à celle des savoirs

Par STÉPHANE VAN DAMME

Tremblement de terre épistémologique ou évolution nécessaire face à la globalisation ? Le prestigieux Institut Max Planck pour l'histoire des sciences de Berlin fait peau neuve et affirme sa volonté de changer d'échelle et d'adopter un point de vue plus universaliste et global.

Il y a dix ans déjà, un de ses directeurs de programme, Jürgen Renn, avait tiré les leçons des bouleversements de la discipline en affirmant que les sciences étaient une pratique culturelle comme les autres. Face à l'émergence d'une histoire des sciences de plus en plus globalisée, il était temps de prendre aux sérieux les savoirs si l'on ne voulait pas considérer que les sciences occidentales étaient le seul étalon de la connaissance.

L'Institut Max Planck de Berlin, fondé au milieu des années 1990, visait à institutionnaliser une véritable épistémologie historique des sciences, conçue comme « *une compréhension historique du développement des catégories fondamentales de la pensée scientifique, telles que les nombres, la force, la causalité, l'expérience, la déductivité, l'objectivité, le déterminisme, et le probabilisme* ».

Depuis plus d'une vingtaine d'années, le Max Planck a produit, stimulé et soutenu des travaux collectifs sur les sciences de l'observation, les objets scientifiques, l'autorité morale de la nature, la culture expérimentale, les archives scientifiques, pour n'en citer que quelques-uns, en maintenant toujours cette réflexion transdisciplinaire entre les sciences. Une nouvelle histoire intellectuelle des sciences s'est ainsi dessinée au gré des publications. Il y a dix ans déjà le programme s'était enrichi d'une perspective comparatiste et globale sous l'impulsion de Jürgen Renn.

Une histoire globale des savoirs

Dans un article récent publié dans le premier numéro de la toute nouvelle revue *Know* (2017), Lorraine Daston, un des directeurs du prestigieux institut berlinois, enfonce aujourd'hui le clou en proposant de substituer à une histoire des sciences, une histoire globale des savoirs mieux à même d'intégrer les autres parties du monde. Sans nier les spécificités de la révolution scientifique, l'invention occidentale des disciplines scientifiques modernes au XIX^e siècle ne rejette pas en effet les autres paradigmes savants dans l'obscurité ou dans une position d'arriération. Comme Daston l'affirme de manière provocatrice : « *Si nous ne sommes plus des historiens de la science moderne et occidentale (ces mots étant appelés à être repensés) ou de ses équivalents et antécédents à d'autres époques et autres lieux, alors que sommes-nous ?* »

A l'occasion d'un colloque tenu en juillet, elle se proposait de dénouer le lien des sciences occidentales avec la modernité. Trente ans après sa création, l'institut berlinois fait sa révolution en prenant au sérieux cet élargissement du monde, autrement que sous les traits d'une occidentalisation, tout en maintenant le projet d'interroger la normativité des méthodes scientifiques à une autre échelle.

Ainsi, la directrice du département Artefacts, action et savoirs, Dagmar Schäfer, spécialiste de l'histoire des techniques en Chine au XVII^e siècle, a lancé un programme de recherche sur les pratiques de la planification qui va au-delà de l'étude des sciences de la nature pour prendre en compte les savoirs pratiques, les questions d'environnement, les formes de raisonnement, les disciplines non naturalistes (comme la philologie) dans une perspective de très longue durée.

Recevant le prix Dan David en mai 2018, Lorraine Daston insistait sur la capacité ainsi de l'histoire des sciences à pouvoir discipliner le champ plus hétérogène de l'histoire des savoirs. C'est ainsi par la prise en compte et la mise en ordre des rationalités multiples que l'histoire des sciences pourra se renouveler nous dit-on depuis Berlin, non pas simplement par les vertus d'une intégration factice au modèle dominant et eurocentrique de la modernité. Chiche. ■

Stéphane Van Damme

Professeur d'histoire des sciences
à l'Institut universitaire européen (Florence)